

Notion : les échanges

L'échange n'a-t-il d'autre sens qu'économique

L'économie, ou l'activité économique (du grec ancien οἰκονομία / *oikonomía* : « administration d'un foyer », créé à partir de οἶκος / *oikos* : « maison », dans le sens de patrimoine et νόμος / *nómos* : « loi, coutume ») est l'activité humaine qui consiste en la production, la distribution, l'échange et la consommation de biens et de services. La notion d'échange apparaît donc massivement comme foncièrement économique. Même l'échange langagier nous apparaît aussi lié à l'économie : il faut produire de la parole, la distribuer justement, et la consommer droitement. Pourtant, nous sentons à quel point cette domination de l'économique, si elle était vraie ferait de cette vie une tyrannie.

L'échange n'a-t-il d'autre sens que lié à l'économie, c'est-à-dire à l'ordre du matériel, du monnayable, du marchand, est-il foncièrement lié à l'activité productrice de l'homme. Ne peut-on concevoir un échange qui ait un autre sens, une autre dimension ? Certes oui. L'échange a un sens symbolique, un sens affectif, et il peut parfaitement échapper à cette activité humaine féroce, omniprésente, et implacable qui s'appelle l'économie.

Certes, le premier sens de l'échange apparaît donc économique. Il structure nos systèmes d'économie marchande, et les théories économiques en font foi.

Le texte le plus célèbre à cet égard est celui de Claude Lévi-Strauss, dans lequel il établit que l'échange est au fondement de toute société, à travers trois sphères : la sphère économique proprement dite, (l'échange des biens), la sphère du langage, et la sphère des femmes, qui s'échangent pour que la société s'élargisse. Mais dans cette perspective, l'échange reste encore foncièrement économique.

Même le don apparaît comme implacablement lié à cette structure de l'échange soutient Bourdieu, ainsi que Marcel Mauss au demeurant. Il implique un contre-don, immédiat ou différé. Il n'est alors que de l'échange dissimulé. La société apparaît à ces penseurs comme rivée à la dimension économique de tout échange ; nous serions alors aliénés à cette structure.

L'échange a un tout autre sens que le seul sens économique. C'est le langage qui apparaît comme le plus susceptible d'échapper à la tyrannie de la matérialité. La parole bien évidemment s'échange, et se monnaie. Les conférenciers monnaient leur savoir, les rhétoriciens échangeaient de la parole contre du pouvoir... Mais tout ne s'échange pas, il y a ce qu'on appelle le secret. Certains savoirs pour garder leur valeur ne doivent pas s'échanger.

Dans *Histoire et Vérité*, Paul Ricœur rappelait que Protagoras dégage quatre racines de la parole : le commandement, le vœu ou la prière, la question et la réponse. La question et la réponse impliquent un échange. Mais cet échange peut être parfaitement libre, gratuit. C'est sans doute le sens du Roi pécheur de Julien Gracq et de tous les mythes de type percevalien, qui mettent en scène un jeune homme, souvent un niais, un jeune nigaud un peu naïf, mais qui seul s'avère apte à poser la question au roi : Beau roi, quel est ton mal ? Question motivée non par l'économie, mais par la compassion. Si la parole n'avait d'autre sens qu'économique, toutes nos relations seraient fondées sur de la contrebande d'affect et du trafic de sentiments.

De même, le serment n'a pas de sens économique. Il engage une parole, qui doit être tenue. L'écrivain albanais Ismaïl Kadaré, dans la Bessa, met en scène une vieille légende de son pays. Une mère fait promettre à son fils de lui ramener sa fille, mariée au loin, si elle mourait. Le fils meurt le premier. Il sort de sa tombe et c'est à cheval derrière un spectre que la jeune femme est ramenée. Le conte, la

légende le mythe, productions humaines ont un tout autre sens qu'économique : ils structurent une société, donnent les valeurs essentielles qui vont la cimenter – ici, le respect de la parole donnée, par delà la tombe -, ils fondent une société nouvelle parfois. Par la parole lyrique, le poète chante les sentiments fondamentaux de l'espèce humaine et de la solitude. Cette dernière seule implique un autre rapport que celui d'une intersubjectivité humaine, elle s'adresse à Dieu, aux Dieux, aux arbres, à la nature ou à quelque autre instance avec laquelle le poète entre en communication. Dans ce modèle, la parole s'institue essentiellement dans un rapport de soi à soi.

L'art nous rappelle ainsi la valeur hautement culturelle de certains biens : les œuvres d'art, qui appartiennent le plus souvent à une collectivité, à ce qu'on peut encore appeler un peuple. Elles s'échangent entre musées, non pas seulement à des fins économiques, mais à des fins culturelles, pour pouvoir être vue, connue, admirée. Ainsi l'échange traduit toute une vie autre que la seule vie matérielle et marchande. Il reflète la vie culturelle et artistique d'une société.

Mais s'il ne s'agissait que de culture, ce ne serait rien. Les poètes rappellent la valeur symbolique de l'échange, que les mots ont un pouvoir qui n'est de l'ordre de la seule instrumentalité. Ils vivent d'une vie qui leur est propre. Car l'échange ne traduit pas seulement la vitalité d'une économie marchande mais la vitalité des hommes, leur infinie capacité à donner, à recevoir, à faire circuler, des biens, à créer, et à vivre. Ils transmettent ainsi dans cette matière et des biens la joie amie que les poètes les premiers donnent au monde ; Chagall, la poésie de l'âme juive, sa gravité, l'ardeur féconde et l'allégresse à disperser des formes colorées dans l'illusion d'un cœur qui ne se livre aux choses que dans la mesure où il peut en jouer ; Cocteau, une grâce d'ange aux ailes pleines de malice ; Rouault, la vision d'une humanité saisie à fond dans sa misère, pénétrée par un regard d'une pureté absolue ; Pierre Reverdy qui connaissait « l'or de la mémoire » et le « délire aux doigts de cristal ».

Les poètes jettent dans le monde leur appel souvent inaudible, mais les mères aussi, et les enfants, et tout être capable d'une parole un peu libre et aimante. Car c'est dans le domaine de l'amour que peut-être le sens et la valeur de l'échange peuvent apparaître de la manière la plus éclatante. L'échange alors n'est pas seulement langagier : il est dans les soins donnés à l'enfant, dans le plus faible qu'on relève. Et c'est encore de l'échange : échange de gestes, échange de paroles. L'échange n'a de sens que s'il est imprégné de ce qui n'est pas économique ou technique, s'il est imprégné de la conscience que nous avons de nos actes. Et que s'ils sont libres. C'est seulement ainsi que nous pouvons échapper à la servitude de l'économique comme à celle du don et de contre-don.

Les mots d'amour ont par exemple une valeur particulière. Comme l'a formulé R. Barthes, « prononcés par la personne autorisée, à la date et au lieu prévus, les mots d'amour ont une action immédiate. D'où leur force et leur gravité. Avec les engagements publics ou privés, les ordres, les insultes, les malédictions ou autres jurons, ils s'inscrivent dans la série des « performatifs », « mots-actes », qui portent en eux-mêmes leur propre accomplissement ». Bafoués, trahis, ils sont alors porteurs d'une charge de violence qui peut aller jusqu'au désir de vengeance, traduit par la malédiction. La parole peut donc détruire les hommes et s'ordonner à leur soif de vengeance, ou de justice. Mais elle peut aussi sanctionner leur désir d'engagement, soutenir leur aspiration à se comprendre, à communiquer leurs expériences, souvent maladroitement et souvent de manière imparfaite. Elle a donc un tout autre sens, et une tout autre valeur que la seule valeur économique.

Mais il reflète aussi la vie affective et morale des êtres. Ainsi, certains gestes qui s'échangent n'ont pas de seule valeur économique : ils ont une portée symbolique. Le baiser, l'acte amoureux constituent un échange qui n'a pas pour seule finalité de donner du plaisir, ils impliquent toute la personne. S'ils n'étaient qu'économiques, alors malheur à l'homme qui en serait réduit à un simple commerce : un vil marchandage comme celui du commerce des corps. La prostitution est en effet un échange, une tractation.

L'échange constitue une communication, un acte singulier, d'une nature non marchande car elle engage deux personnes, deux singularités, deux esprits. Il a une toute autre valeur qu'économique, il nourrit la vie affective de l'homme et sa vie de l'esprit. Les livres, les objets familiers, la cruche la plus humble : c'est le travail de l'homme qui s'expriment là. Ils disent toute la beauté du monde, et son immense valeur immatérielle, ils disent toute la beauté du monde et leur caractère périssable. Le monde des choses est un univers d'échanges, c'est-à-dire ce qui désigne à la fois la singularité et les profondeurs intérieures infinies de cet existant fait de chair, de sang et d'esprit qu'est l'artiste, les profondeurs secrètes et l'implacable marche en avant de cette armée infinie d'êtres, d'aspects, d'événements, d'enchevêtrements physiques et moraux, d'horreur et de beauté – de ce monde enfin, de cet indéchiffrable Autre – auquel l'homme est affronté ; et pour désigner tout cela nous n'avons que le plus pauvre et le plus banal des mots dans le langage humain : les Choses du monde, les choses. L'échange engage l'homme dans ce qu'il est, pas seulement *l'homo oeconomicus*, qui est au fond le plus pauvre des hommes. L'échange révèle au contraire toute une vie créatrice ou fabricatrice, toute une vie immanente, tout un enchevêtrement de symboles, de relations, de liens, de circulation, dont un simple mot restitue la plénitude : merci.

La vie des choses, pour être perçue, demande la mise en liberté d'un don spirituel de perception et de disponibilité, ou de sensibilité à tous les sens invisibles dont regorgent les choses, à leurs significations secrètes, aux "correspondances" dont parlait Baudelaire, aux mystères d'en haut ou d'en bas qu'elles se communiquent sans bruit, aux signes de reconnaissance qu'elles échangent entre elles, et avec nous, dans un commerce de justice ou de crime, de miséricorde ou de violence – bref à tout le spirituel immanent à la réalité, et où nous avons aussi le droit de reconnaître un vestige de son origine supra-sensible.

Une société qui ne concevrait plus que la seule dimension économique des échanges ne verrait plus que le simple horizon des choses matérielles, et n'en verrait plus la valeur. Elle serait aveugle à la vie invisible qui se dissimule sous le monde de l'apparence, et elle se condamnerait et condamnerait ses enfants à une vie de misère matérielle.